

Sentier de Villeméjane n° 6

LA MORT DANS LA VIE
ET
LA VIE APRÈS LA MORT

Jean Ansaldi
(en collaboration)

1996
2^{ème} édition

Sœurs protestantes - 30570 Valleraugue - tél. 67 82 22 46

SOMMAIRE

Introduction

Ch. I. La mort biologique est-elle une punition de Dieu ?

Ch. II. La mort dans la vie

1. L'épître de Paul aux Romains
2. L'évangile de Jean
3. Parenthèse sur le « jugement dernier »
4. Synthèse

Ch. III. La résurrection finale des morts

1. La résurrection des morts chez Paul
2. Qui ressuscite lors de l'avènement du Seigneur ?
3. Les défunts entre mort et résurrection
4. Synthèse

Ch. IV. Pastorale et spiritualité de la mort et du deuil

1. Se préparer à la mort
2. Le deuil et son accompagnement personnel et liturgique
3. Les défunts dans notre vie de foi

Conclusion

Ont collaboré à ce *Sentier* :

- Les sœurs (Heidi, Corinna, Fabienne, Jacqueline, Katharina)
- Jean-Luc Blanc, pasteur et accompagnateur de la communauté
- les membres du Tiers-Ordre dont les noms suivent :
 - Maria Hannouch, psychologue, étudiante en théologie
 - Jérôme Sabattier, pasteur
 - Iris Singer-Æzkinay, pasteur-proposant
 - Christophe Singer, étudiant en théologie
 - Sook-Hee Youn-Tche, aumônier des cliniques
- Merci au professeur Élian Cuvillier d'avoir bien voulu superviser l'exégèse

Merci de ne pas reproduire ce cahier sans notre autorisation

INTRODUCTION

Parmi les traces les plus anciennes que nous ayons de l'activité des hommes préhistoriques, les tombes et les cérémonials autour des morts tiennent une place importante. C'est que depuis toujours l'homme se heurte à cette limite : que signifie la mort ? Que vais-je devenir en la traversant ? Où sont mes proches disparus, en supposant même qu'ils soient quelque part ? La pelle du fossoyeur marque-t-elle le terme de l'existence humaine en consacrant ainsi la victoire ultime de la mort sur la vie ? Une espérance est-elle possible qui échappe à une infantile conjuration de la mort ? Dans cette introduction, nous voudrions relever quelques une de ces questions, préciser les projets de ce *Sentier* et les conditions de son élaboration.

1. Parler directement de la mort et de l'après-mort est chose impossible car aucun humain n'en a l'expérience. Les mots s'épuisent et viennent buter sur le ressenti devant la mort des autres : peur, séparation définitive, fin de la communication, destruction du corps, sans compter quelques fantasmes qui habitent l'humanité depuis toujours et que les artistes ont reproduits en beaucoup de lieux : jugement terrifiant, punitions éternelles, etc.

Une chose est donc claire : s'il est impossible de parler de la mort en langage clair puisque celle-ci appartient à un au-delà de la vie, là où les mots humains n'ont plus aucune compétence, on ne peut donc que l'évoquer par des images, par des paraboles, par des jeux de langage qu'il ne faut pas prendre à la lettre mais entendre de manière symbolique. Ainsi le Nouveau Testament utilise-t-il des expressions diverses : sommeil, festin, moisson, « sein d'Abraham », etc.

Il faut toutefois préciser encore : images, paraboles, certes, mais pas n'importe lesquelles ! En effet certaines sont cohérentes avec l'Évangile, d'autres sont porteuses d'illusions, de peurs, quelques fois de désespoir. Ainsi, le fait de parler de la mort dans un langage allusif ne doit pas nous conduire à dire n'importe quoi ou à croire n'importe quelle fable : il est des images qui sont porteuses d'Évangile, d'autres qui conduisent vers les idoles et donc vers la destruction.

2. Certes, nous ne sommes pas totalement désarmés face à cette question; nous pouvons nous reporter à la Bible et plus spécialement au Nouveau Testament qui a été écrit à la lumière de la résurrection du Christ ! Mais s'il est vrai qu'on ne peut parler de la mort et de l'après-mort qu'avec des métaphores, on peut s'attendre à ce que les auteurs du Nouveau Testament utilisent aussi des images diverses, propres à chacun d'eux et au milieu géographique et culturel dans lequel ils évoluent. Certains d'entre eux, n'ayant pas profondément réfléchi sur cette question, se contentent de répéter le langage et les images qui les précèdent en faisant simplement une place active au Christ ressuscité; d'autres, s'étant davantage interrogés, prennent distance vis-à-vis des croyances de leur environnement et inventent un langage relativement nouveau qui s'enracine davantage dans l'expérience qu'ils font du Christ dans la foi. C'est, nous semble-t-il, le cas de Paul le plus ancien auteur du Nouveau Testament et de Jean qui est au contraire l'un des derniers. C'est donc sur ces deux auteurs que nous nous appuierons le plus, sans négliger l'apport des autres.

3. Une chose est sûre, *l'Évangile contient essentiellement un message sur la vie et non sur la mort*. On peut trouver le cœur de cet Évangile en Jean 3/16 : « Dieu a

tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle ». *Le centre du Nouveau Testament c'est la foi en tant que rencontre du Christ qui vient en nous créer un homme nouveau, un « homme intérieur » qui fait de nous « une nouvelle créature »*. Dès lors, c'est toujours à partir de cette rencontre libératrice du Christ qu'il nous faut réfléchir sur toutes les questions qui se posent à nous, y compris la mort et l'après-mort. La réponse n'est pas dans un savoir supplémentaire mais dans le fait de tirer une conséquence de plus de cette affirmation centrale de l'apôtre Paul : « Le salut par la foi sans les œuvres de la loi ».

4. Le projet de ce *Sentier* étant de nourrir la spiritualité de ceux qui cheminent dans l'interrogation douloureuse (malades, endeuillés, etc) mais aussi de ceux qui les accompagnent dans la communion de l'Église, nous n'avons pas voulu écrire un traité purement théorique. Sur la base d'un texte proposé par le professeur Jean Ansaldi, les sœurs de Villeméjane ont collaboré à partir de leur vie de prière et d'accueil; mais aussi des membres du Tiers-Ordre, engagés dans le ministère pastoral ou, plus généralement, dans la vie ecclésiale.

C'est donc un travail collectif reflétant la spiritualité de Villeméjane que nous proposons à votre méditation mais aussi à votre esprit critique. C'est pourquoi l'attention du lecteur est attirée sur ce point : il ne s'agit pas pour lui de lire en surface et de se contenter d'être « pour ou contre » telle ou telle de nos affirmations. Il est au contraire invité à travailler et à méditer les textes bibliques qui lui sont indiqués. Ceci afin que le contenu de sa foi soit fondé sur les Écritures et non sur nos seules propositions de lecture.

CHAPITRE I

LA MORT BIOLOGIQUE EST-ELLE UNE PUNITION DE DIEU ?

S'il est un verset biblique qui, maladroitement reçu, a occasionné un grand malentendu, c'est bien celui de Paul : « C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes parce que tous ont péché » (Romains 5/12). Lu superficiellement, ce verset conduit inmanquablement à une conclusion : l'homme avait été créé immortel; la mort est une punition de Dieu sur le pécheur !

1. Remarquons que si Paul parle ici de la « mort biologique », la suite de son raisonnement n'a plus de sens, surtout quand il nous précise que, dans la foi, nous sommes passés de la mort à la vie et qu'il nous invite à nous regarder « comme morts au péché et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ » (Romains 6/11). Que dire alors de Jean 5/24 : « En vérité, en vérité je vous le dis : celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle; il ne vient point en jugement, il est [déjà] passé de la mort à la vie ». Avec ces textes, on comprend que le mot « mort » n'a pas toujours dans la Bible le sens de « mort biologique » mais qu'il lui arrive de désigner « une mort dans la vie », le fait d'être encore biologiquement vivant mais d'avoir perdu la communion avec Dieu et donc de ne plus participer à la vie que le Seigneur avait prévue pour nous. Naturellement nous allons par la suite revenir longuement sur cette « mort dans la vie ».

2. Mais au fait, le récit du Jardin d'Eden nous dit-il qu'Adam avait été créé immortel ? Deux arbres y sont plantés : « l'arbre de la connaissance du bien et du mal » qui est interdit et « l'arbre de vie » dont il est essentiel de consommer les fruits (Genèse 2/9, 17). Pour vivre, Adam devait donc recevoir la vie de l'extérieur de lui-même, la recevoir régulièrement comme un don. *Ainsi, il n'avait pas cette vie en lui-même; il n'était donc pas immortel.*¹

Le fait de ne pas être immortel et de devoir recevoir régulièrement la vie de son créateur ne signifie qu'une chose : c'est un être humain qui est créé par Dieu, quelqu'un de différent du créateur et non un dieu en miniature ! Hélas, c'est précisément ce statut qu'Adam ne peut accepter et c'est ce refus qui constitue son péché : « être comme un dieu », voilà son projet et voilà notre désir, souvent inconscient peut-être, mais pourtant réel ! (Genèse 3/5).

3. Ce refus d'être une créature humaine, marquée par la finitude mais ouverte à la vie que Dieu lui offre, se marque dans l'histoire par des constructions intellectuelles qui visent à occulter cette finitude. Ainsi en est-il du thème grec de l'*immortalité de l'âme*, thème païen s'il en est, mais s'insinuant sans cesse dans l'Église. Selon cette conception, l'homme serait composé d'un corps mortel et d'une âme immortelle; lors de la mort, le corps s'en irait pourrir dans la terre tandis que l'âme continuerait à vivre.² Mais qui ne

¹ Il est intéressant de constater que l'auteur d'Apocalypse 22/2, décrivant la nouvelle Jérusalem et donc la vie future après la résurrection, utilise à nouveau l'image de l'arbre de vie pour attester que l'homme ressuscité ne sera pas pour autant immortel en lui-même mais devra, l'éternité durant, recevoir la vie de l'extérieur comme un don de Dieu.

² Certains grecs parlaient du corps comme de la prison de l'âme et soupiraient après la mort pour retrouver une vie authentique.

voit que c'est là une manière de dénier la mort et donc d'affirmer que l'essentiel dans l'homme est immortel « comme un dieu », répétition de la tentation et du péché d'Adam.

L'auteur de l'Ecclésiaste, se heurtant à cette pensée païenne qui commençait à s'infiltrer en Israël, la refuse en ironisant :

Le sort des fils d'Adam est un sort identique au sort de la bête; tel est le sort de celui-ci [l'homme], tel est le sort de ceux-là [les bêtes]. Ils ont tous un souffle identique : la supériorité de l'homme sur la bête est nulle car tout est fragilité ! Tout va vers un unique lieu, tout vient de la poussière et retourne vers la poussière. Qui peut savoir que le souffle des fils d'Adam monterait vers le haut tandis que le souffle des bêtes descendrait vers le bas, vers la terre ? (Ecclésiaste 3/19-21).

Ne connaissant pas le Christ et n'ayant aucune espérance dans ce sens, les plus anciens auteurs d'Israël préparent à leur manière la foi en la résurrection en assainissant le terrain par la dénonciation de toutes les illusions religieuses qui, de fait, déniaient la mort : le trépassé ne garde pas mémoire de Dieu (Psaume 6/6, 30/10); ce dernier lui-même perd le souvenir de ceux qui ne sont plus (Psaume 88/6). Le prophète va plus loin et semble indiquer que la communion avec Dieu s'arrête inéluctablement avec la mort (Esaïe 38/18). Certes, plus tard, pendant et après la grande crise de la déportation en Mésopotamie, on commencera à balbutier quelques mots sur la résurrection; mais il s'agira davantage d'une espérance pour l'existence physique du peuple de Dieu que pour chaque croyant individuel (Ézéchiel 37).

On peut être choqué par de telles paroles, mais cela vient de ce que nous vivons après la résurrection du Christ alors que les écrivains de l'Ancien Testament s'exprimaient avant celle-ci. Néanmoins cette radicalité des hommes d'Israël a rendu service et nous en rend encore : le message de la résurrection ne peut être entendu sainement que sur un sol débarrassé de toutes les illusions trompeuses : l'homme n'est pas un dieu mais une créature limitée dans son intelligence, son savoir, ses pouvoirs et dans sa vie même. La mort biologique atteste la finitude humaine.

Entendre les promesses du Nouveau Testament et espérer en Christ impliquent d'abord de fuir toutes les dénégations de la mort (immortalité d'une prétendue âme humaine, réincarnation, etc). Par contre, sur cette base assainie, il est alors possible de recevoir « les paroles de la vie éternelle » et de nous approcher du Christ le « nouvel arbre de vie ».

4. Mais si la mort est « biologiquement naturelle » du fait que l'homme n'est pas un dieu, pourquoi y pensons-nous avec angoisse et nous fait-elle terriblement peur ?

C'est que, à cause du péché, nous avons perdu la communion avec Dieu. Dès lors notre identité d'homme ne repose plus sur l'amour que le Seigneur nous porte, sur le nom de fils ou de fille qu'il nous donne, mais sur notre seul travail, notre seul effort. Bref, *nous nous sentons obligés de fabriquer notre identité par nos seules œuvres*, nous « faire un nom par nous-mêmes » comme les hommes de Babel (Genèse 11/4). S'il en est ainsi, la mort prend à contre-pied tous nos désirs pécheurs car rien ne résiste en face d'elle : travail, bonnes œuvres, famille, mérites professionnels ou intellectuels, argent, diplômes, etc, tout ce qui faisait notre gloire et notre raison de vivre s'effondre. La mort révèle alors l'échec de notre projet d'être « comme des dieux ». Nous ne pouvons même plus nous appuyer sur la figure de Dieu car, par le péché, celle-ci est complètement dénaturée : Dieu nous apparaît alors comme un tyran qui pose une loi démesurée pour nous, un juge impitoyable qu'il nous faut amadouer, une puissance qui demandera des comptes mais qui, en attendant, anticipe sa punition sous la forme de la maladie et de la mort, etc.

Nous avons beau masquer notre peur en adhérant à de fausses espérances (réincarnation, immortalité de l'âme, spiritisme, etc), l'angoisse demeure car la mort est une épreuve de vérité. Ici encore l'auteur du livre de l'Ecclésiaste démasque toutes les illusions en disant : j'ai beaucoup travaillé, amassé de la sagesse, des maisons, des esclaves, des richesses; mais je me suis aperçu que cela ne tiendra pas et qu'après ma mort, on ne gardera pas plus mon souvenir que celui d'un imbécile (Ecclésiaste 2/1-16). On a beau vivre longtemps et avoir beaucoup d'enfants, « tout va vers un lieu unique »

et rien ne subsistera (Ecclésiaste 6/6). Quelle que soit la puissance accumulée, « personne n'a de pouvoir sur le souffle vital... personne n'a de pouvoir sur le jour de sa mort » (Ecclésiaste 8/8). Pire, le bien que je fais ne change pas mon sort face à la mort : « Un sort identique échoit au bon et au méchant, au pur comme à l'impur... il en est du bon comme du pécheur... on va tous vers la mort... Les vivants savent qu'ils mourront mais les morts ne savent plus rien du tout; pour eux il n'y a plus de rétribution puisque leur souvenir est oublié » (Ecclésiaste 9/3-5).

Non la mort biologique n'est pas une punition à cause du péché; mais quand l'homme l'affronte dans le péché, c'est-à-dire dans la non-foi, alors elle est vécue comme échec de son projet idolâtre, de son rêve incarné à Babel (se faire un nom par lui-même). Du même coup, elle suscite angoisse et effroi.

5. En tout cela, il ne s'agit pas d'enfoncer celui qui est troublé par l'approche de sa propre mort ou désespéré par celle des siens; loin de là ! Nous sommes invités par l'Ancien Testament à ne pas nous enfermer dans les illusions et les fables qui cachent cette réalité incontournable : l'homme n'est pas un dieu; il est biologiquement mortel. Il a beau s'inventer des mythes, vouloir se sauver par son savoir, ses mérites, se déclarer immortel ou capable de réincarnation (les mythes varient suivant les époques); tout cela n'est que du vent et s'éparpille quand sonne l'heure de la vérité.

En nous écartant des illusions, des faux dieux et des fausses doctrines, l'Ancien Testament fonctionne comme loi : il démasque tout ce par quoi nous nous faisons par le péché les égaux d'un dieu. *Mais ce travail de démystification est fait pour que nous abandonnions ces fausses consolations et qu'ainsi nous devenions capables d'entendre l'Évangile et ses promesses.* C'est pour l'espérance et non le désespoir, c'est pour le courage et non pour la dépression que ces textes détruisent toute illusion en nous : oui l'homme est mortel en raison de sa condition humaine; séparé de Dieu par le péché, il vit la mort dans l'angoisse. Mais s'il entre en communion avec le Christ, un nouvel arbre de vie lui est offert qui fructifie en chaque saison (Apocalypse 22/2). C'est donc pour saisir l'espérance qui nous est proposée en Christ que nous sommes invités à renoncer à toutes les fables qui masquent la réalité de la mort.

CHAPITRE II LA MORT DANS LA VIE

Ainsi, dans le Nouveau Testament, le mot de « mort » ne désigne pas toujours la fin biologique de l'existence; il a souvent le sens de rupture de la communion avec le Père, et donc de mort à notre statut d'enfant de Dieu. Nous allons en traiter dans ce chapitre.

On pourra certes nous dire : « Mais pourquoi un tel chapitre dans une brochure consacrée à la situation de l'homme face à cette mort biologique qui lui fait tant peur » ? C'est que cette « mort dans la vie », cette mort à la communion de Dieu n'est pas sans rapport avec la manière par laquelle nous vivons la mort biologique. Nous ne perdrons donc pas notre temps en nous arrêtant un moment sur cette « mort dans la vie ».³

Paragraphe 1 L'épître de Paul aux Romains

1. Le but des huit premiers chapitres de l'épître aux Romains est clair : l'apôtre veut montrer que tous les hommes (païens grecs ou croyants hébreux) sont pécheurs et privés de la gloire de Dieu; mais que, inversement, tous ces hommes peuvent aussi être *sauvés par la foi de Christ*.

Paul commence son raisonnement par les païens qui manifestent leur péché en se donnant des idoles (Romains 1/18-32). Or celles-ci ne sont que la projection de notre désir; elles sont faites à notre image. Se sauver en invoquant des idoles, c'est en fait se sauver par soi-même, c'est se passer de Dieu en divinisant nos propres idéaux.⁴

L'apôtre continue par les juifs, prototypes des croyants de l'époque (Romains 2/1-3/31) : ils faussent aussi l'image de Dieu en l'imaginant comme un être qui, d'une part, donne en priorité une loi morale et cérémonielle dont il exige la totale application, et qui, d'autre part, jugera les hommes en fonction de leur réussite à la vivre entièrement. Autrement dit, le juif veut se sauver lui-même en accomplissant la loi, au lieu de recevoir gratuitement le salut par la foi.⁵

Païens grecs, croyants juifs, deux formes d'un unique péché ! Celui-ci en effet ne consiste pas dans les fautes (vols, meurtres, mensonges, etc) qui n'en sont que des conséquences. *Le péché est essentiellement refus de la foi, volonté de se sauver par soi-même, incrédulité vis-à-vis du Christ; il est par suite rupture de la communion avec Dieu*. L'apôtre conclut donc la première étape de son raisonnement : « Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu » (Romains 3/23).

Or c'est justement cela la « mort dans la vie » : par le péché, je suis séparé de Dieu et ma vie se réduit à ce que l'apôtre a par ailleurs appelé « l'homme extérieur » ou « l'homme selon la chair ».⁶ Je suis donc « mort » à l'existence selon Dieu. Et cette situation est générale.

³ L'expression « mort dans la vie » signifie la mort du pécheur devant Dieu dans la vie biologique actuelle.

⁴ Les idoles varient avec les cultures; les nôtres ne sont plus des sculptures mais prennent des formes idéalisées : argent, savoir, race, travail, patrie, etc. En fait, elles personnalisent ce par quoi nous croyons pouvoir nous sauver en nous donnant à nous-mêmes une identité.

⁵ « Je leur rends témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais sans intelligence. Ne connaissant pas la justice de Dieu [la justification par la foi] et cherchant à établir leur propre justice [par leurs propres œuvres], ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu [qui veut sauver par la seule foi]. Pourtant Christ est la fin [du rôle] de la loi pour la justification de tous ceux qui croient » (Romains 10/1-4).

⁶ Attention : chez Paul cette expression de « chair » ne désigne pas le corps dans sa matérialité mais tout l'homme (corps, intelligence, etc) en tant qu'il n'est pas en communion avec le Dieu de Jésus-Christ.

2. Romains 5/12-21 est un passage difficile mais central pour notre propos :

Romains 5/12 C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché, 13 car jusqu'à la loi le péché était dans le monde. Or, le péché n'est pas imputé, quand il n'y a point de loi. 14 Cependant la mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché par une transgression semblable à celle d'Adam, lequel est la figure de celui qui devait venir. 15 Mais il n'en est pas du don gratuit comme de l'offense; car, si par l'offense d'un seul il en est beaucoup qui sont morts, à plus forte raison la grâce de Dieu et le don de la grâce venant d'un seul homme, Jésus-Christ, ont-ils été abondamment répandus sur beaucoup. 16 Et il n'en est pas du don comme de ce qui est arrivé par un seul qui a péché; car c'est après une seule offense que le jugement est devenu condamnation, tandis que le don gratuit devient justification après plusieurs offenses. 17 Si par l'offense d'un seul la mort a régné par lui seul, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront-ils dans la vie par Jésus-Christ lui seul. 18 Ainsi donc, comme par une seule offense la condamnation a atteint tous les hommes, de même par un seul acte de justice la justification qui donne la vie s'étend à tous les hommes. 19 Car, comme par la désobéissance d'un seul homme beaucoup ont été rendus pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul beaucoup seront rendus justes. 20 Or, la loi est intervenue pour que l'offense abondât, mais là où le péché a abondé, la grâce a surabondé, 21 afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi la grâce régnât par la justice pour la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur.

— la « mort [à la communion avec Dieu] » est entrée dans le monde en même temps que le péché. L'homme voulu par Dieu n'est plus.

— On peut vivre ce type de mort sans le savoir. C'est la fonction de la loi de la révéler pour ce qu'elle est : la loi en effet ne sauve pas du péché et de la mort; mais elle éclaire sur la réalité de la situation; elle montre que cette existence de mort vient d'un mauvais rapport à Dieu (« La loi donne la connaissance du péché », Romains 3/20).

— Du même coup, celui qui prend conscience de cette situation désastreuse et mortelle peut cesser de mettre sa confiance dans ses idoles et dans ses propres œuvres et peut se tourner vers le Christ où, par et dans la foi, il est arraché à cette « mort dans la vie » par la grâce qui est en Jésus-Christ.⁷

On comprend alors pourquoi Paul ne cesse de rappeler que, par la foi, « nous sommes passés de la mort à la vie ». Cette expression serait incompréhensible si l'apôtre utilisait ce terme de « mort » dans son sens biologique; elle devient claire si le terme de « mort » est associé à celui d'existence dans le « péché », c'est-à-dire à celui « d'incrédulité ».

Celui qui vit dans la foi est passé de la mort à la vie, même si, dans son existence concrète, il est encore entaché par des fautes morales. Il est de nouveau appelé « fils adoptif » de Dieu; il peut invoquer celui-ci comme « Père » (Romains 8/1-11). Du même coup, rien ne peut plus le séparer de l'amour de Dieu, y compris sa « mort biologique » : « Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie [...] ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur » (Romains 8/38-39).

Comme on pouvait s'y attendre, le passage de la non-foi à la foi, de la mort à la vie, a des conséquences sur toute notre existence, y compris sur notre mort biologique et son au-delà. Nous y reviendrons.

3. Mais pourquoi en est-il ainsi ? C'est que l'entrée dans la foi n'est pas sans conséquences sur notre vie actuelle; *elle est créatrice d'une vie nouvelle*, de ce que Paul appelle « l'homme selon l'esprit » ou « l'homme intérieur » : « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage. Et lors même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour... [...] Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature, les choses anciennes sont passées, voici qu'une réalité nouvelle est là » (II Corinthiens 4/16 et 5/17).

⁷ Notons ici un nouvel emploi du mot « mort » qui désigne le passage de la non-foi à la foi comme « mort au péché » : « Considérez que vous êtes morts au péché et vivants pour Dieu » (Romains 6/11).

Toutefois cet « homme intérieur » n'est pas une réalité naturelle qui viendrait s'ajouter à notre nature humaine et que nous posséderions alors comme un capital. Paul en parle comme d'une réalité « invisible », comme d'une « demeure céleste », expression que l'on peut traduire aujourd'hui par « identité nouvelle » demeurant cachée en Christ lequel, depuis sa résurrection, vit dans un « ailleurs » échappant à la mort. L'auteur de l'épître aux Colossiens précise que cette réalité nouvelle « est cachée avec Christ en Dieu » (3/3); I Jean 3/3 dit sa dimension cachée qui ne sera pleinement manifestée publiquement qu'au retour du Christ. L'auteur de l'Apocalypse parle de cette réalité nouvelle en nous comme d'un « nom nouveau », (ou d'une nouvelle identité) qui est gardée dans la mémoire du Christ, inscrit sur le « livre de la vie » (2/17, 3/12, 20/12, 20/15, 21/27).

Tous ces termes sont évidemment imagés, nul ne peut parler avec des mots précis de ces réalités qui n'appartiennent pas totalement à notre monde. Autrement dit, *celui qui est en Christ est une nouvelle créature; sa réalité et son identité nouvelles résident en Christ*. Certes une petite partie seulement se réalise déjà dans cette vie où dominera jusqu'à la fin « l'homme extérieur »; mais l'essentiel est gardé « dans la mémoire du Christ ». Or le Seigneur ressuscité ne meurt plus, précise l'apôtre. *Dès lors ce qui, de nous, est caché en Christ, notre « homme intérieur », n'est plus menacé par la mort biologique*.

Paragraphe 2 L'Évangile de Jean

L'évangéliste Jean écrit plusieurs dizaines d'années après Paul, dans un autre environnement culturel et à partir de sa propre expérience du Christ. Son vocabulaire sera donc différent de celui de l'apôtre mais le fond de sa pensée demeure très comparable.

1. Portons d'abord nos regards sur le dialogue situé en Jean 11/21-27. Lazare est mort et enterré; Marthe vient à la rencontre de Jésus :

Dialogue	Commentaire
<i>Marthe</i> : Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort; mais maintenant encore, je sais que tout ce que tu demandes à Dieu, Dieu te le donnera	Dans le désespoir de son deuil, Marthe en reste à la « mort biologique » de son frère et demande un miracle qui rétablisse sans autre la situation antérieure.
<i>Jésus</i> : ton frère ressuscitera	Jésus avance de manière pédagogique et reste vague pour aider Marthe à réfléchir et à se déplacer intérieurement. On ne sait pas s'il fait allusion au futur proche ou à la fin des temps.
<i>Marthe</i> : je sais qu'il ressuscitera lors de la résurrection au dernier jour	Marthe récite ici son catéchisme : comme beaucoup de juifs de son temps (mais pas tous), elle croit à une résurrection finale. Mais on note que cette croyance ne l'implique pas dans son existence actuelle; elle dit cela comme nous dirions aujourd'hui : « je sais que la terre est ronde ».
<i>Jésus</i> : je suis la résurrection et la vie celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais.	Le Seigneur ramène Marthe à la nécessité d'une décision personnelle vis-à-vis de lui-même. Il ne s'agit pas de croire ou de ne pas croire à une affirmation dogmatique mais de croire ou de ne pas croire en Jésus; le reste suivra. Nous disions plus haut que réfléchir sur la mort n'est qu'un cas particulier de la question centrale : la foi ou la non-foi au Christ. La mort est ici « mort biologique » et Jésus confirme à Marthe sa foi en la résurrection finale. Ici au contraire, Jésus opère un glissement et revient à la situation de Marthe et à sa vie actuelle. C'est aujourd'hui, dans son existence quotidienne qu'elle peut passer de la mort (situation de rupture et de péché) à la vie. Or, celui qui entre dans la foi meurt aujourd'hui à son existence de mort devant Dieu et accède à une vie que la mort biologique ne peut plus détruire.

Jésus confirme donc à Marthe la réalité d'une résurrection finale des morts (nous y reviendrons); mais il insiste sur le fait que *l'essentiel se joue dès aujourd'hui*, dans la décision que l'on prend pour ou contre lui, décision qui, si elle est positive, implique déjà une résurrection à une vie nouvelle qui ne sera pas menacée par la mort biologique.

2. Revenons maintenant en arrière dans le même évangile de Jean et restons quelques instants avec le passage de 5/21-24 :

Jean 5/21 Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. 22 Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, 23 afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé. 24 En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.

Verset 21. Depuis toujours le Père se consacre prioritairement à donner la vie et à combattre la mort. Voilà qui devrait nous éloigner des affirmations populaires selon lesquelles Dieu donnerait la mort pour servir ses projets ou pour punir. Or, ajoute Jésus, cette fonction est devenue mienne et maintenant je suis capable de donner la vie à qui je veux (il précisera plus loin qu'il veut la donner à ceux qui ont foi en lui et en son Père).

Verset 22-23. De tout temps, il existe des représentations de la fin des temps mettant en scène un Dieu qui juge les hommes, récompensant les uns, punissant les autres par des souffrances infernales terrifiantes. Ici Jésus annonce tranquillement que cela n'est pas car le Père ne juge personne puisqu'il a confié cette mission au Fils. Mais alors qu'en est-il de ce jugement par le Fils ? Le verset suivant répond à cette question.

Verset 24. Écouter, croire, ce sont là des expressions équivalentes qui indiquent la foi en Christ. Or, le passage de la non-foi à la foi (la « nouvelle naissance » selon Jean) équivaut à recevoir la « vie éternelle ». Contrairement à l'usage populaire, *cette expression de « vie éternelle » ne désigne pas d'abord ici un statut d'outre-tombe mais la vie nouvelle qui est donnée dès aujourd'hui à même la foi* ; on notera l'usage du présent dans l'expression « a la vie éternelle ».⁸ Certes, dans la réalité de notre vie historique, cette « vie éternelle » ne se manifeste pas encore totalement, quelques fois même elle se montre bien peu ! Mais elle est en nous et ne peut en rien être affectée par la « mort biologique » car c'est la vie du Christ en nous.

C'est à cet acte de foi que Jésus attache son pouvoir de juger. Il ne renvoie pas cette fonction à la fin des temps mais la lie à la foi, de sorte que l'homme se juge lui-même dans l'acte de croire ou de ne pas croire.⁹ *Dès lors le fidèle a dépassé cette étape du jugement qui est maintenant derrière lui* : le salut étant lié à la foi et non aux œuvres, qu'y aurait-il à juger chez celui qui croit ? Tous les discours populaires et religieux sur le jugement final ne peuvent plus que faire sourire les disciples puisque, dans la foi, « ils n'iront pas en jugement ».¹⁰

— Notons enfin la forte affirmation finale : celui qui croit « est [déjà] passé de la mort la vie ». C'est fait, c'est derrière ! Du même coup, la vie de Jésus étant en lui, la « mort biologique » peut survenir, mais la vie de Jésus qui est en lui est à l'abri de toute

⁸ Cette expression de « vie éternelle » est comparable à ce que Paul appelle « l'homme intérieur ».

⁹ Notons que la scène des deux brigands sur la croix témoigne d'une réalité comparable : celui qui se repent et croit s'entend dire le pardon et l'accueil de Dieu, le jugement sur ses œuvres étant dépassé pour lui. Inversement, celui qui se détourne du Christ ne s'entend pas condamner mais il reste dans le silence, il reste dans une condamnation qu'il s'est infligée à lui-même et qui le conduit à une solitude glaciale. Là aussi le jugement se fait dans l'acte de croire ou de ne pas croire au Fils (Luc 23/39-43).

¹⁰ Paul et Jean ont essayé de tirer toutes les conséquences du salut par la foi en faisant du jugement une réalité d'aujourd'hui liée à la foi ou à la non-foi. Toutefois ce sont des témoins humains et il leur arrive de répéter, de manière marginale et comme en passant, les formules de leur ancienne manière de croire. (Cf. entre autres Jean 5/29, mais aussi II Corinthiens 5/10).

destruction. D'où les paroles adressées à Marthe que nous avons déjà vues plus haut : « Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais ».

Paragraphe 3 Parenthèse sur le « jugement dernier »

Cette peur du « jugement dernier » est tellement prégnante en nous, surtout en certaines périodes de détresse et de danger, qu'il faut y insister encore.

1. Nous avons vu que, dans l'Ancien Testament, l'Ecclésiaste en refuse l'idée : après la mort, justes et injustes sont dans le même sac, oubliés à tout jamais de Dieu et des hommes.

Israël n'en est pas resté là : influencé par les paganismes environnants, surtout par certaines religiosités originaires d'Iran, le judaïsme a évolué vers la croyance en une rétribution des œuvres et en un jugement final accompagné de récompenses mirifiques et de punitions terribles. Divers scénarios spectaculaires ont été écrits dans la littérature religieuse marginale mais fort influente sur la pensée populaire.

Certains auteurs du Nouveau Testament qui, centrés sur l'essentiel, n'ont pas approfondi les conséquences du message du Christ, ont reproduit ces représentations sans les modifier profondément. Il en est ainsi de l'auteur de l'Apocalypse qui nous représente une résurrection générale de tous les morts et un jugement qui fait entrer les uns dans la nouvelle Jérusalem et qui précipite les autres dans « l'étang de feu » (Apocalypse 20/11-15).

D'autres comme Paul (nous le verrons) et Jean (nous l'avons vu) conduisent plus loin leurs réflexions, tirent toutes les conséquences du salut par la foi sans les œuvres et mesurent alors que ces représentations populaires du jugement n'ont plus de place : si l'on est sauvé par la seule foi, il n'y a plus rien à juger à propos des œuvres. C'est dans l'acte de croire ou de ne pas croire, acte qui a lieu aujourd'hui dans notre vie, que nous entrons en communion avec Dieu ou que nous restons loin de lui. Dès lors le « jugement » réside entièrement dans la réponse ou la non-réponse à l'Évangile; il est derrière lui pour le croyant, il est encore là pour celui qui n'a pas encore répondu à la parole de grâce du Seigneur.

2. Il y a toutefois un texte qui inquiète encore certains chrétiens parce qu'il est très souvent mal compris; c'est celui de Matthieu 25/31-46. Il nous faut le lire attentivement pour aider ceux qui sont troublés par cette parabole du Seigneur.

Matthieu 25/31 Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges, il s'assiera sur le trône de sa gloire. 32 *Toutes les nations* seront rassemblées devant lui. Il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs; 33 et il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. 34 Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. 35 Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; 36 j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi. 37 Les justes lui répondront : Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, et t'avons-nous donné à manger; ou avoir soif, et t'avons-nous donné à boire ? 38 Quand t'avons-nous vu étranger, et t'avons-nous recueilli; ou nu, et t'avons-nous vêtu ? 39 Quand t'avons-nous vu malade, ou en prison, et sommes-nous allés vers toi ? 40 Et le roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites. 41 Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. 42 Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; 43 j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. 44 Ils répondront aussi : Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim, ou ayant soif, ou étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et ne t'avons-nous

pas assisté ? 45 Et il leur répondra: Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces plus petits , c'est à moi que vous ne les avez pas faites. 46. Et ceux-ci iront au châtement éternel et les justes à la vie éternelle.

Nous savons que Jésus utilise souvent les imageries populaires pour confectionner ses paraboles, sans par ailleurs les confirmer. Nous savons aussi que chaque auteur du Nouveau Testament a son vocabulaire propre et qu'il importe de l'étudier pour ne pas faire de contresens. Or ici, il s'agit du jugement des « nations » et celles-ci seront jugées en fonction de leur comportement vis-à-vis des « plus petits de mes frères ». « Nations », « Plus petits de mes frères », de quoi s'agit-il chez Matthieu ?

— « nations ». Matthieu utilise 6 fois ce terme :

- 12/18 et 21 : citation d'Esaié. Il s'agit d'annoncer le Droit aux païens. Les juifs avaient un terme pour désigner le peuple de Dieu (*laos* dans sa transcription grecque) et un autre pour désigner tous les autres peuples (*ethnè* toujours en grec) et que l'on traduisait par le terme de « nations ». Il s'agit donc ici des païens.

- 20/25 : les chefs des « nations dominant », qu'il n'en soit pas ainsi chez vous où les chefs doivent plutôt servir. Le sens est le même que ci-dessus : ne faites pas comme les peuples païens.

- 24/9 : lorsque vous annoncerez l'Évangile, vous serez haïs par « toutes les nations ». Ici encore il s'agit de préparer les disciples aux persécutions qu'ils subiront en annonçant la Parole aux païens.

- 24/14 : cette Bonne Nouvelle doit être annoncée dans toutes les nations. Il s'agit encore des païens.

- 28/19 : « Allez donc et de toutes les nations faites mes disciples, les baptisant... ». Jésus ressuscité invite ses disciples à évangéliser le monde entier. Le terme vise toujours les païens.

On peut donc conclure : dans cette parabole, Jésus utilise les représentations religieuses populaires pour dire que les païens seront jugés en fonction de leur comportement vis-à-vis des « plus petits qui sont mes frères ». Il nous reste à étudier cette dernière expression; mais nous voyons déjà que *ce jugement ne concerne pas les fidèles mais les païens* .

— « plus petits qui sont mes frères »

- Le mot « petit » a bien sûr chez Matthieu son sens immédiat qui ne nous intéresse pas ici. Il est employé deux fois au sens figuré et désigne dans les deux cas les disciples de Jésus. Cf. en particulier ce verset proche de la parabole que nous étudions : « Quiconque donnera à boire, ne serait-ce qu'un verre d'eau fraîche à l'un de ces petits parce qu'il est mon disciple, je vous le dis en vérité il ne perdra pas sa récompense » (10/42).

- De même le mot « frère », quand il n'a pas son sens étroit de parent direct, désigne aussi le disciple. « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère ». Par ailleurs, dans tout le Nouveau Testament, le terme de « frère » est synonyme de « frère dans la foi ».

Nous reviendrons encore sur le « jugement dernier »; mais pour conclure sur cette parabole, remarquons donc qu'elle ne contredit en rien l'affirmation de Jean selon laquelle *le jugement des fidèles n'est pas devant eux mais derrière eux* . Il ne concerne plus celui qui vit dans la foi. Par cette parabole, Jésus rappelle aux païens que quiconque fait du bien ou du mal à ses disciples persécutés à cause de leur prédication, il le fait à lui-même car le Seigneur s'identifie à ses propres envoyés. C'est une autre manière pour le Christ de dire ce qu'il a déjà affirmé par ailleurs à ses fidèles en mission : « Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé » (Matthieu 10/40); « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé » (Jean 13/20).

Il faut donc cesser de s'effrayer et d'effrayer avec cette parabole qui ne concerne en rien un prétendu jugement des fidèles. Elle contient au contraire une formidable

promesse pour eux : le Seigneur s'identifie à ses disciples et fait siennes leurs souffrances causées par leur service de l'Évangile.

Paragraphe 4 **Synthèse**

Paul et Jean ont un vocabulaire très différent mais ils disent des choses très proches :

— L'homme vit dans une « mort dans la vie » à cause de son péché qui le sépare de Dieu.

— Quand retentit devant lui la proclamation de l'Évangile (comme pour les brigands sur la croix), ceux qui provisoirement ne l'entendent pas restent dans cette « mort dans la vie » et donc sous le jugement. Celui-ci ne consiste pas tant en une sentence qu'en un terrible silence : ils continuent de vivre mais ils peuvent aussi biologiquement mourir dans ce silence, dans cette solitude où ils tentent vainement de se sauver par leurs idoles et par leurs œuvres.

— Ceux qui, à l'ouïe de cette même parole d'Évangile, se convertissent et croient, connaissent dès aujourd'hui *une « mort » à leur existence de « mort dans la vie »*, une « mort » à leur situation de pécheur (incrédulité) et *une résurrection à un nouveau statut d'enfant de Dieu*.

— Ce statut se caractérise par le fait que l'Évangile crée en eux un « homme intérieur », une « vie éternelle » qui appartient à la vie du Christ et qui n'est pas concernée par la « mort biologique ».

Certes en eux « l'homme selon le monde », « l'homme extérieur » continue sa vie pécheresse; mais étant sauvés par la foi et non par leurs œuvres, *Dieu ne regarde plus que le Christ qui vit en eux*. Le jugement est donc derrière eux et « aucune puissance au monde [ni la vie qui continue, ni la mort biologique qui peut survenir] ne pourra les séparer de l'amour que Dieu leur a manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur ».

CHAPITRE III

LA RÉSURRECTION FINALE DES MORTS

L'Évangile de Jean, l'un des derniers écrits du Nouveau Testament, est resté sur ce sujet dans une très grande sobriété; il se contente d'affirmer que si l'essentiel se joue aujourd'hui dans la foi ou la non-foi, la mort biologique n'en existe pas moins. C'est pourquoi le Christ, lors de son avènement, ressuscitera les morts dans la foi (lire Jean 6/40, 6/44, 6/54). Mais aucun commentaire n'est ajouté.

Paul, au contraire parle avec plus d'abondance. Nous allons commencer par écouter ce qu'il nous en dit en essayant de comprendre.

Paragraphe 1 La résurrection des morts chez Paul

Nous allons suivre l'ordre chronologique de ses textes :

- I Thessaloniens 4/13-18. (Écrit entre les années 50 et 51).
- I Corinthiens 15/1-57. (Écrit vers l'an 57).
- Romains 8/31-39 et 14/7-9. (Écrit vers l'an 59).¹¹

À première lecture, on peut être étonné du fait que ces textes ne concordent pas entre eux ! Mais il faut se souvenir de ce que nous avons dit plus haut : on ne peut parler de ces événements qui échappent à notre expérience que par des images, des paraboles, des récits mythiques. Dans les deux premiers passages indiqués ci-dessus, *Paul part des croyances et des récits traditionnels et les modifie pour les recentrer autour du Christ et de la foi*. Il semble dire en quelque sorte : « Vous avez l'habitude qu'on vous décrive les événements de la fin des temps de cette manière. Soit, ces images en valent d'autres; mais l'essentiel c'est de ne pas oublier que c'est le Christ que vous rencontrez aujourd'hui dans la foi et dans le culte qui sera l'auteur principal du salut final, lors de la résurrection des croyants ». Ce qui est important, ce n'est donc pas tellement le langage et les images utilisés que les modifications que l'apôtre apporte aux récits et aux compréhensions qui étaient en vogue chez ses correspondants.¹²

1. I Thessaloniens 4/13-18 :

13 Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui dorment, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance.

14 Car, si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, croyons aussi que Dieu ramènera par Jésus et avec lui ceux qui sont morts. 15 Voici, en effet, ce que nous vous déclarons d'après la parole du Seigneur: nous les vivants, restés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui sont morts. 16 Car le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange, et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement. 17 Ensuite, nous les vivants, qui serons restés, nous serons tous ensemble enlevés avec eux sur des nuées, à la rencontre du

¹¹ Nous laisserons provisoirement de côté le passage de II Corinthiens 4/16-5/10 que nous avons déjà utilisé et que nous utiliserons encore : en effet, il ne fait pas tant allusion à la résurrection finale qu'à la mort individuelle de chaque croyant.

¹² Je m'inspire partiellement, tout en prenant quelques distances, de l'excellent travail de F. VOUGA, « Ce que dit le Nouveau Testament sur l'après mort », in A. GOUNELLE-F. VOUGA, *Après la mort qu'y a-t-il ?*, Paris, Cerf, 1990, p 113 ss.

Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. 18 Consolez-vous donc les uns les autres par ces paroles.

L'apôtre en est au tout début de son ministère. Il est déjà habité par la certitude du salut par la foi en Christ, mais il n'a pas encore tiré toutes les conséquences de cette révolution spirituelle. Aussi, quand il constate que les chrétiens de Thessalonique sont troublés par les premiers décès qui surviennent dans leur communauté, il part des scénarios admis jusque-là dans les milieux juifs de la diaspora : la fin des temps sera marquée par des événements spectaculaires avec des interventions d'anges, des bouleversements cosmiques, etc.

Toutefois, il faut le noter très fort, il modifie ces scénarios en donnant au Christ, absent jusque-là de ces récits, une place centrale : le Seigneur viendra, ressuscitera les « morts en Christ » puis transformera les croyants qui seront encore vivants ce jour-là. Tous vivront alors « avec le Seigneur ».

Paul, par delà donc le langage traditionnel qu'il conserve en le recentrant autour du Christ, veut consoler les fidèles : n'ayez pas peur pour vos morts, ils ne seront pas oubliés le jour de la résurrection ! Mais, notons-le, il s'agit des « morts en Christ », de ceux qui sont morts dans la foi. Donc affirmation forte : l'essentiel de ce qui s'est joué dans la foi pendant cette vie ne peut être effacé définitivement par la mort biologique. En effet, Christ est maintenant vivant et il n'oublie aucun des siens.¹³

2. I Corinthiens 15/1-57 : l'Église de Thessalonique était composée majoritairement de chrétiens d'origine juive, c'est pourquoi Paul a utilisé des récits de la résurrection issues des représentations populaires du judaïsme. Au contraire, les fidèles de Corinthe étant en majorité des païens convertis, Paul modifie son langage et réfléchit à partir du vocabulaire et des récits qui étaient en vogue, principalement mais non exclusivement dans le monde hellénistique.

I Corinthiens 15 / 1 Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous avez persévéré, 2 et par lequel vous êtes sauvés, si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé; autrement, vous auriez cru en vain. 3 Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'avais aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures; 4 qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures; 5 et qu'il est apparu à Céphas, puis aux douze. 6 Ensuite, il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants, et dont quelques-uns sont morts. 7 Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. 8 Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton; 9 car je suis le moindre des apôtres, je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. [...]

12 Or, si l'on prêche que Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts? 13 S'il n'y a point de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. 14 Et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine [...] 19 Si c'est dans cette vie seulement que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.

20 Mais maintenant, Christ est ressuscité des morts, il est les prémices de ceux qui sont morts. 21 Car, puisque la mort est venue par un homme, c'est aussi par un homme qu'est venue la résurrection des morts. 22 Et comme tous meurent en Adam, de même aussi tous revivront en Christ, 23 mais chacun en son rang. Christ comme prémices, puis ceux qui appartiennent à Christ, lors de son avènement. 24 Ensuite viendra la fin, quand il remettra le royaume à celui qui est Dieu et Père, après avoir détruit toute domination, toute autorité et toute puissance. 25 Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds. 26 Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. [...]

35 Mais quelqu'un dira : Comment les morts ressuscitent-ils, et avec quel corps viennent-ils ? 36 Insensé ! ce que tu sèmes ne reprend point vie, s'il ne meurt. [...] 42 Ainsi en est-il de la résurrection des morts. Le corps est semé corruptible; il ressuscite incorruptible; 43 il est semé méprisable, il ressuscite glorieux; il est semé infirme, il ressuscite plein de force; 44 il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. 45 C'est pourquoi il est écrit : Le premier

¹³ Notons que les morts sont désignés par l'expression « ceux qui dorment ». Nous y reviendrons.

homme, Adam, devint une âme vivante. Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant. 46 Mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est animal; ce qui est spirituel vient ensuite 47 Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre; le second homme est du ciel. 48 Tel est le terrestre, tels sont aussi les terrestres; et tel est le céleste, tels sont aussi les célestes. 49 Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. 50 Ce que je dis, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité.

51 Voici, je vous dis un mystère : nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés, 52 en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette. La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. 53 Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. 54 Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite: La mort a été engloutie dans la victoire. 55 O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? 56 L'aiguillon de la mort, c'est le péché; et la puissance du péché, c'est la loi. 57 Mais grâces soient rendues à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ 58 Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, travaillant de mieux à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas vain dans le Seigneur.

Ce texte est long et difficile, nous allons le suivre pas à pas :

— 15/1-12 : Paul commence par poser le fondement qui est la résurrection du Christ. Sans elle, nous n'aurions plus de questions à nous poser et nous demeurerions dans le désespoir. La certitude de cette résurrection du Christ repose largement sur le témoignage unanime des apôtres.

— 15/12-19 : nous avons insisté, au chapitre précédent, sur le fait que l'essentiel se passait dans l'aujourd'hui de l'acte de foi par lequel nous passons de la mort à la vie. Paul le pense aussi si on se rapporte à ce qu'il a écrit par ailleurs; mais il ne veut pas pour autant qu'on réduise le message évangélique à son utilité pour notre présent. « Si nous n'avons d'espérance que pour cette vie seulement, nous sommes les plus misérables de tous les hommes ».

Nous entendons trop souvent des prédications qui vont dans le sens que Paul dénonce : l'important, disent-elles, c'est la vie dans la foi aujourd'hui; laissons donc tomber tout ce qui concerne la mort et son au-delà ! De telles paroles passent quand on est jeune, en forme et sans soucis pour la vie des nôtres; elles deviennent attristantes quand ce n'est plus le cas. L'apôtre prend le contre-pied de tels propos irresponsables : l'Évangile c'est pour toute la vie actuelle, mais c'est aussi pour toujours « sinon notre foi est illusoire ». Nous n'avons aucune raison d'occulter l'espérance qui doit s'étendre bien au-delà de la mort biologique.

— 15/20-28 : Paul pose la foi qui l'habite : Christ est déjà ressuscité comme anticipation de ce qui arrivera ! Un jour, quand viendra la fin, la résurrection sera « pour ceux qui appartiennent au Christ ». Alors, et alors seulement, la mort biologique n'ayant plus de pouvoir, le Seigneur régnera réellement avec son Père.

— 15/35-49 : les corinthiens ont dû demander à Paul des précisions sur la résurrection. Celui-ci commence par répondre en prenant l'image de la semence qui, selon le « savoir agronomique » de l'époque, était censée pourrir en terre avant de renaître sous forme d'une nouvelle plante et fructifier. Il veut indiquer par là que le fidèle qui meurt et celui qui ressuscite sont à la fois en rupture (la semence pourrit en terre) mais aussi en continuité (ce n'est pas une autre plante qui pousse).

Puis il change d'image à partir du verset 42 : d'origine terrestre, le premier homme (Adam) était vivant, mais mortel, soumis à la corruption; d'origine céleste, le second homme (Christ ressuscité) est spirituel, non exposé à la corruption.¹⁴

¹⁴ Ces images s'enracinent dans les spéculations de groupes gnostiques judéo-chrétiens. En les utilisant, l'apôtre ne fait que parler le langage en vogue chez les corinthiens; mais il ne confirme pas ces croyances; en les recentrant autour du Christ, il s'en sert comme d'un langage audible par ses lecteurs.

Que faut-il retenir de ces langages qui ne sont plus les nôtres mais que Paul utilise parce que les corinthiens les comprenaient bien ?

- Qu'entre notre vie terrestre et notre vie de ressuscité, il y a à la fois *un rapport de rupture* (il faut mourir) et *un rapport de continuité* (c'est bien chacun de nous qui ressuscitera de manière individuelle).

- Que nous avons vécu à la ressemblance d'Adam, le prototype des humains et que nous ressusciterons à la ressemblance du Christ ressuscité.

— 15/51-58 : Paul reprend ici les images utilisées dans la première épître aux Thessaloniens; nous les avons lues ci-dessus : lors de l'avènement du Christ, les morts en Christ ressusciteront dans leur nouveau statut; les croyants vivants ce jour-là seront transformés à l'image du Christ ressuscité.¹⁵ Dès lors ce sera la totale victoire du Christ et son œuvre de rédemption sera achevée.

3. *Romains 8/31-39 et 14/7-9* : dans les deux textes que nous venons d'étudier, on voit que Paul a encore besoin d'images, de représentations pour parler de cette résurrection des morts; peut-être n'en a-t-il pas besoin lui-même mais pense-t-il que ses correspondants ne peuvent encore s'en passer. Les années passant, sa foi s'approfondissant, Paul ne croit plus nécessaire de les utiliser et se contente d'une foi exprimée dans une simplicité qui exclut le langage imagé.

Romains 8/31 Que dirons-nous donc à l'égard de ces choses? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? 32 Lui, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ? 33 Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie ! 34 Qui les condamnera ? Christ est mort; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous ! 35 Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? » [...] 37 Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. 38 Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, (8:39) ni les puissances, 39 ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur.

Le lien au Christ est si fort, « l'homme intérieur » que la Parole crée en nous est si enraciné dans le Seigneur, que rien dans cette vie, mais aussi rien dans la mort ne peut nous séparer de cet amour divin. L'apôtre semble dire : je ne sais pas très bien les pourquoi et les comment, mais je sais que la mort ne peut rompre ce lien.

Romains 14/7 En effet, nul de nous ne vit pour lui-même, et nul ne meurt pour lui-même. 8 Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. 9 Car Christ est mort et il a vécu, afin de dominer sur les morts et sur les vivants.

Paul reste dans cette pudeur de langage. Si le Christ est seigneur de notre vie, que nous soyons vivants ou morts, il reste notre seigneur et nous lui appartenons.

L'apôtre parvient ainsi à un langage très dépouillé, proche de celui qu'utilisera Jean : *aujourd'hui nous sommes passés de la mort à la vie, la mort biologique ne peut détruire cette vie éternelle qui est celle du Christ en nous. Il nous ressuscitera donc le dernier jour.*

La manière de faire de Paul mérite qu'on la médite :

¹⁵ L'expression « nous ne mourons pas tous » (verset 51) montre que Paul et les premiers chrétiens pensaient que ce temps de la fin était historiquement proche. Ce n'est que dans les derniers textes du Nouveau Testament que les auteurs prendront conscience que si Dieu veut le salut du plus grand nombre, il faut que ces événements soient longuement retardés pour que la prédication puisse faire son œuvre.

— Il lui arrive d'avoir besoin de se représenter la fin des temps et la résurrection des morts; peut-être aussi règle-t-il sa manière d'écrire sur ce qu'il croit percevoir des besoins de ses correspondants. Dans ce cas, il n'hésite pas à utiliser des images, des paraboles, des récits populaires; mais alors il prend grand soin de les recentrer autour du Christ et de son œuvre : il s'agit pour lui de veiller à ce que de telles manières de parler soient compatibles avec le centre de sa confession de foi : en Christ, Dieu sauve les hommes par la foi et non par les œuvres de la loi.¹⁶

— Il lui arrive aussi de ne pas avoir besoin de ces images, ou d'estimer que ces interlocuteurs peuvent s'en passer. Dans ce cas, il réduit son message à l'essentiel : *dès aujourd'hui, la vie du Christ nous habite par la foi, la mort ne peut détruire ce lien au Seigneur; ce qui reste caché et balbutiant aujourd'hui sera rendu totalement manifeste lors de l'avènement du Seigneur qui ressuscitera les morts* .

Dans les deux cas, il ne s'agit pas de se classer ou de classer les autres en « faibles dans la foi » ou « forts dans la foi ». Nous sommes tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant les moments et les circonstances de notre vie. Par ailleurs, une manière non métaphorique pour parler de la résurrection des morts implique que nous soyons déjà ancrés dans la foi; pour les besoins du témoignage auprès des non-croyants, nous ne pouvons pas toujours nous passer de représentations. Dans ce dernier cas, toujours comme Paul, il s'agit de ne pas cautionner n'importe quoi, de ne pas répandre n'importe quelle fable qui pourrait laisser croire en une immortalité de l'homme (immortalité de l'âme, réincarnation, communication spirite avec les morts, etc) *mais de bien veiller à ce que le langage dise l'essentiel de l'Évangile* : seule la foi nous fait passer de la mort à la vie, seule la communion avec le Christ permet au Seigneur de rappeler à la vie ceux qui lui appartiennent.

Paragraphe 2 Qui ressuscitera lors de l'avènement du Seigneur ?

Nous l'avons dit, aux temps de Jésus et des apôtres, des représentations populaires influencées par le paganisme oriental tenaient une place dominante dans les discours religieux . Selon celles-ci, tous les hommes ressusciteront « à la fin des temps » et seront alors jugés sur leurs œuvres. Ceux qui pourront présenter un bon bilan seront établis dans un statut d'éternelle béatitude, ceux qui auront une balance négative seront condamnés à des peines éternelles épouvantables. Certains textes du Nouveau Testament reproduisent, presque sans modification, de telles traditions. Ainsi en est-il, nous l'avons vu, de l'Apocalypse (relire 20/11-15)¹⁷. Il n'y a pas à s'en étonner, tous les écrivains sacrés n'ont pas fait porter leur réflexion sur les mêmes points.

Il n'en est pas ainsi de Paul et de Jean, en tout cas pour l'essentiel de leurs textes. Entrons dans les détails :

1. Commençons par Paul en reprenant les passages que nous avons déjà lus :

— I Thessaloniens 4/16-17 : « Car le Seigneur lui-même [...] descendra du ciel; alors les morts en Christ ressusciteront d'abord; ensuite nous les vivants [...] et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur ». Nous constatons que la résurrection des morts ne concerne que les croyants.

¹⁶ Ainsi, par exemple, malgré qu'il soit très présent et bien compris dans l'environnement culturel, Paul n'utilise jamais le thème grec du corps périssable et de l'âme immortelle , thème qui lui paraît sans doute contradictoire avec le centre de l'Évangile. Des images diverses certes, mais pas n'importe lesquelles.

¹⁷ Il faudrait affiner davantage la lecture de l'Apocalypse. On peut le faire avec É. CUVILLIER, « Jugement et destruction du monde dans l'Apocalypse de Jean », Cahier biblique de *Foi et vie* , n° 31.

— I Corinthiens 15/22-24 : « Comme tous meurent en Adam, tous recevront la vie en Christ; mais chacun à son rang : d'abord Christ comme prémices [allusion à la résurrection du Seigneur qui a déjà eu lieu], puis, lors de sa venue, ceux qui appartiennent au Christ; ensuite viendra la fin quand il [le Christ] remettra la royauté à Dieu le Père [...] ». Ici encore, les non-croyants semblent exclus de la résurrection : le second « tous » du verset 22 fait donc allusion à ceux qui sont dans la foi.

— Romains 8/38 : la mort ne peut nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Christ. Mais il s'agit manifestement de ceux qui ont été justifiés en lui (Cf. 8/31-34).

— Romains 14/7-9 : ici encore, le fait d'appartenir au Seigneur dans la mort implique de lui avoir appartenu pendant la vie.

2. Les textes de Jean vont dans le même sens :

— Jean 5/24 : seul celui qui, dans cette vie, est [déjà] passé de la mort à la vie [par la foi] est concerné par la vie au-delà de la mort. Même chose pour le récit de Jésus et de Marthe (11/21-27).

— 6/40 : « Telle est la volonté de mon Père : que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle; et moi je le ressusciterai au dernier jour » (cf. aussi 6/44 et 6/54). La résurrection concerne toujours les seuls croyants.

3. En fait, les traditions religieuses classiques et les propos des deux témoins apostoliques appartiennent à deux logiques différentes :

— *Les premières affirment un salut par les œuvres*. Ces dernières sont souvent ambiguës, complexes, voire secrètes. Il faut donc poser un jugement à la fin des temps pour soupeser ces œuvres; d'où la nécessité d'une résurrection finale pour tous en vue d'un jugement. Après celui-ci, et en fonction de la sentence, les uns vont vers la grande béatitude, les autres vers une seconde mort ou des tourments éternels.

— *Paul et Jean se situent au contraire dans la logique du salut par la foi sans les œuvres de la loi*. Ce qui nous sauve et nous met en communion avec le Christ, ce ne sont pas nos œuvres mais la foi, et donc la communion que nous avons avec le Christ dans cette vie. Il n'y a donc plus d'œuvres à juger puisque celles-ci n'interviennent pas sur notre destin. *Un jugement final n'a donc plus ici d'utilité*.¹⁸ Il serait alors stupide d'imaginer une résurrection des non-croyants à la seule fin de les condamner tout de suite à mourir à nouveau. C'est pourquoi *Paul et Jean n'annoncent que la résurrection des fidèles* qui, déjà dans cette vie, sont passés par la foi de la mort à la vie.

4. Cette dernière affirmation peut choquer et nous poser la question de la perte irrémédiable des non-croyants; cette interrogation peut devenir douloureuse quant nous pensons à tel ou tel de nos proches qui nous sont particulièrement chers. En fait nous croyons qu'il faut distinguer entre ce que la communauté ecclésiale doit prêcher et ce qu'elle peut espérer et ce pour quoi elle doit prier :

— La prédication ne peut pas spéculer au-delà des Écritures. Elle doit placer la croix du Christ en face de chaque larron que nous sommes. Elle doit prêcher le seul salut par la foi avec amour et avec sérieux : « Je place devant toi la vie ou la mort; choisis la vie afin que tu vives ». Aller au-delà serait infidèle.

— Inversement, nous pouvons remarquer le langage prudent de Paul. En I Corinthiens 1/18 il écrit : « Le langage de la croix est une folie pour ceux qui se perdent [...]. Le verbe est au présent : aujourd'hui et maintenant, ils sont en train de se

¹⁸ Cf. plus haut, chapitre II, paragraphe 3.

perdre par le refus de la foi; qu'en sera-t-il dans les lendemains de leur vie ? Dieu, même après leur mort, dispose-t-il d'un moyen pour leur présenter à nouveau la croix de son Fils afin qu'ils croient ? Que se cache-t-il sous l'expression de « la prédication du Christ aux morts » (I Pierre 4/6) ? Ne spéculons pas sur ce que l'on ne nous dit pas, mais gardons notre cœur dans l'espérance.

Autrement dit, l'Église dans sa prédication ne peut que poser l'alternative de la foi ou de la non-foi au Christ, alternative qui implique celle de la vie ou de la mort. Mais il ne lui est pas interdit d'espérer et de prier pour que le Dieu « qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (I Timothée 2/4) arrive à réaliser son plan tout en respectant la liberté qu'a l'homme de dire oui ou non à l'offre de salut en Christ . Il importe donc de distinguer entre la certitude que permettent les Écritures et l'espérance qui se manifeste dans l'intercession.

Paragraphe 3 **Les défunts entre mort et résurrection**

On comprendra que, plus que jamais, il faut ici rester dans la discrétion et ne pas chercher à inventer ce que les Écritures ne nous disent pas; or, elles sont largement silencieuses sur ce sujet. Tout au plus pourrions-nous tirer quelques conclusions à partir des affirmations centrales de la foi et utiliser un langage imagé et approximatif à partir d'allusions indirectes que les textes bibliques nous offrent.

1. Une chose est certaine que nous partageons avec les plus matérialistes des hommes : l'être humain ne possède en lui aucune dimension immortelle. La mort biologique le touche donc entièrement et rien ne subsiste de lui qui appartienne à son humanité.¹⁹ *Le défunt est mort et bien mort, ce qui implique la fin de toute réalité, de toute mémoire, de toute possibilité de communication entre vivants et trépassés* . Seule la prise au sérieux de cette réalité nous permettra d'entendre sainement les promesses de la résurrection des morts.

2. Étant traversé par le désir d'être « comme des dieux » (Genèse 3/5), cette brutale et totale réalité de la mort ne peut que blesser le narcissisme de l'homme, c'est pourquoi celui-ci n'arrête pas d'occulter la mort. Il y a pire : ces dénégations n'arrêtent pas de pénétrer subrepticement dans l'Église. Ainsi en est-il du scénario imaginé par Thomas d'Aquin que nous rappelons ici car il est encore aujourd'hui confessé dans l'Église Catholique Romaine, du moins à son niveau officiel.

Selon cet enseignement catholique, la mort de l'homme entraîne la séparation du corps qui s'en va vers la destruction et de l'âme immortelle qui « monte » tout de suite vers Dieu pour y être examinée dans un « jugement particulier ». Trois possibilités s'ouvrent alors devant elle :

— La béatitude céleste si elle est « en état de grâce » et n'a plus rien à expier. Ceux qui sont dans le ciel peuvent prier pour les vivants.

— Le purgatoire, lieu de souffrance provisoire. Il concerne les âmes à qui les péchés ont été remis mais qui doivent en payer le prix. Le pardon en effet efface la mort qu'appelle le péché mais implique que la peine qui est attachée à celui-ci soit payée.²⁰

Toutefois, une fois la faute expiée, l'âme qui est dans le purgatoire peut rejoindre la béatitude céleste. Cette expiation peut être écourtée par les mérites que les vivants

¹⁹ Nous avons vu à quel point le thème de l'immortalité de l'âme est une affirmation païenne qui vise à dénier la mort en prétendant qu'en l'homme quelque chose d'immortel et donc de divin existe. La Bible oppose un démenti catégorique à cette prétention.

²⁰ On note que la position catholique officielle relativise le pardon de Dieu. Celui-ci est alors semblable à un père qui annonce à son fils : je pardonne ta faute et ne te jette pas dehors, mais tu dois quand même recevoir la raclée que tu as méritée !

acquièrent pour leurs défunts (indulgences, prières, etc).²¹ Inversement, les âmes qui sont dans le purgatoire peuvent prier pour les vivants. La communication entre les morts et les vivants continue.

— L'enfer éternel si cette âme est trouvée en état de péché mortel.²²

Tout ceci concerne le destin des âmes après la mort individuelle. Le jour de la résurrection finale, l'âme immortelle et le corps ressuscité seront réunis à nouveau pour le « jugement dernier » qui ne pourra que confirmer publiquement la sentence prononcée le jour de la mort.

Si nous avons pris la peine de rapporter ce scénario catholique officiel, c'est d'abord pour que nous puissions nous repérer dans les pratiques qui nous environnent, mais aussi pour que nous notions à quel point nous sommes tentés d'occulter la radicalité de la mort. Cette dénégation a lieu ici à plusieurs niveaux :

— D'abord l'homme est immortel puisque « l'âme » ne meurt pas.

— Ensuite la communication entre morts et vivants n'est pas coupée : on peut encore se déculpabiliser de ce que l'on n'a pas fait pour les défunts du temps où ils vivaient encore : messes, prières, pénitences diverses pour les sortir du purgatoire, etc. De plus, ils peuvent prier pour nous et nous sommes toujours par là sous le regard de nos parents disparus, rêve infantile s'il en est.

— Enfin les œuvres humaines jouent un grand rôle dans le salut. Par elles, il s'agit de « se faire un nom », de se donner la vie ou la mort, bref de se construire une identité par soi-même, même si ces œuvres ne sont pas sans la grâce qui les suscitent..

C'est ici qu'il faut revenir au point 1 ci-dessus : *l'homme n'est en rien un dieu. La mort le frappe dans sa totalité et ne laisse rien subsister de sa nature humaine* .

3. Toutefois, après avoir posé la radicalité et la réalité de la mort, il importe d'apporter les nuances qui s'imposent. Il va de soi que ce que nous essayons de dire ne peut l'être qu'avec des mots qui font image, qui désignent de loin les réalités du Royaume de Dieu qui, pour l'instant, échappe au langage humain. Il faut pourtant s'y risquer puisque les Écritures prennent ce risque !

Certes, l'homme dans sa nature est mort et bien mort; mais, nous l'avons vu, *le Christ crée dans la foi un « homme intérieur », une « vie éternelle » qui n'appartient pas à la nature de l'homme* mais qui est, en quelque sorte, ce que je suis maintenant aux yeux de Dieu, mon identité nouvelle, le « nom nouveau » inscrit sur le « livre de vie ». ²³ (Les images varient selon les auteurs, mais elles tendent à désigner la même réalité). Or cet « homme intérieur », le « sujet chrétien devant Dieu » est caché en Christ; il réside entièrement dans la parole que le Seigneur prononce sur moi. Étant « caché en Christ », dans ce Seigneur qui, ressuscité ne meurt plus, « l'homme intérieur » n'est en rien menacé par la mort.

— Dans le célèbre passage de II Corinthiens 4/16-5/9, Paul essaie d'en rendre compte par l'expression « être avec le Christ ». ²⁴ Cet « homme intérieur » est invisible en nous, sa « demeure éternelle est dans les cieux » ²⁵ . Du même coup, l'apôtre pense que mourir implique la tristesse d'être nu (sans corps), privé de toute communication

²¹ On sait comment cette question des indulgences a été l'occasion du déclenchement public de la Réforme, Luther y voyant le signe le plus manifeste du salut par les œuvres.

²² Pour Thomas d'Aquin, il existe en plus des *limbes* , lieu sans souffrance mais situé loin de Dieu, pour les enfants morts sans baptême (ce n'est pas de leur faute) et pour ceux qui n'ont pas pu croire en raison de la non-prédication de l'Évangile (les pères de l'Ancien Testament par exemple). Mais laissons les détails.

²³ Cf. les références ci-dessus au chapitre II, point 3.

²⁴ Alors que pour notre vie actuelle, il parle plutôt d'un « être en Christ ». Cf. à ce sujet Michel BOUTTIER, *En Christ, Étude d'exégèse et de théologie paulinienne* , Paris, Presses universitaires de France, 1962.

²⁵ Manière de dire qu'il est caché, hors de nous, en Christ.

avec les fidèles des Églises et sans possibilités de poursuivre sa mission d'évangélisation. Ce n'est donc pas un état idéal, semble dire l'apôtre : « l'homme intérieur » qui est gardé dans la mémoire du Christ n'a pas de consistance dans la réalité.²⁶

Avec les Écritures, nous sommes donc pris dans un double discours :

— d'une part nous avons l'affirmation stricte de la finitude humaine et donc du fait que la mort efface la totalité de l'existence et la ramène au néant;

— d'autre part, on nous dit que subsiste, caché en Christ, « l'homme intérieur ». À ceci près toutefois que cette « nouvelle créature » n'est en rien une réalité naturelle à l'homme *mais ce qui est créé par la relation de foi et donc de salut*, ce que je suis aux yeux de Dieu quand je deviens « une même plante avec le Christ » dans la foi, mon identité nouvelle en quelque sorte. Or, cette nouvelle réalité, c'est la dimension de *sujet* en moi, invisible dit l'apôtre, inconsciente dirions-nous aujourd'hui.²⁷

Cette réalité nouvelle, cachée en Christ, n'est en rien consciente entre mort et résurrection; *c'est pourquoi l'apôtre utilise l'image du « sommeil » pour parler des morts dans le Seigneur*. Cette métaphore implique que pour les défunts, le temps de l'attente ne « dure » pas puisqu'ils « dorment » et que, consciemment, ils passeront de l'heure de la mort à l'heure de la résurrection; mais elle implique aussi qu'il n'y a pas de communication entre les vivants et les morts en Christ : *pour s'approcher d'eux, il n'y a pas d'autres solutions que de s'approcher du Christ* dans lequel « leur nom nouveau » est gardé sur « le livre de la vie » jusqu'au jour de la résurrection.

4. Un détour par la prédication de Luther nous aidera à préciser. Le Réformateur est souvent très hardi dans ses innovations quand il s'adresse à ses collègues universitaires ou à ses étudiants; mais quand il prêche pour tout le peuple, il sait rester dans le vocabulaire traditionnel, tout en le déplaçant quelque peu afin d'attester la nouveauté de l'Évangile. Nous avons de lui en traduction française quelques prédications d'enterrement.²⁸

Commentant I Thessaloniens 4, le réformateur note que Paul y utilise le qualificatif de « mort » pour Christ, mais celui de « sommeil » pour ceux qui meurent dans la foi. La seule mort qui soit décisive, remarque-t-il, c'est celle du Christ. « Aussi tout homme dans le deuil ne doit point regarder le cadavre mais le Christ. Car en regardant celui-ci, tu verras où tu dois aller et où vont ceux qui se sont endormis dans le Christ ».

Cette métaphore du sommeil lui permet de jouer sur les registres temporels, la résurrection étant toujours au futur : « C'est un sommeil : tu ne dois pas craindre que cet homme éprouve aussi de la souffrance comme toi, mais il se repose et se tait; ses vertus sont revenues à Dieu qui les lui a données; elles reposent maintenant jusqu'au jugement dernier ». Ou encore : « Les chrétiens savent que maintenant il dort, qu'il n'est pas perdu. Et puisqu'il dort, il doit ressusciter et redevenir actif ». (p 135).

Ce « temps du sommeil » est un temps loin des biens de Dieu : « Ainsi les chrétiens perdent pour un temps les dons et les biens de Dieu; mais aussitôt après nous les aurons d'une façon bien meilleure ». Par ailleurs il semble que pour le Réformateur, la mort avant la résurrection finale soit un état sans conscience : « Ainsi je suis certain que Dieu me conduira, ainsi que les autres chrétiens, à sa droite et qu'il m'arrachera à la mort et à l'enfer. C'est ce qu'il fera avec tous ceux qui croient et demeurent dans la mort du Christ. C'est pourquoi on ne doit pas les appeler "morts" mais "dormants" et la mort ne doit pas à l'avenir être appelée mort mais sommeil, un sommeil si profond que l'on n'y fait aucun rêve ». *La mort est donc un état de mort réelle, sans conscience et sans peines mais,*

²⁶ L'apôtre exprime une problématique comparable en Philippiens 1/21-26.

²⁷ Pour la distinction entre *sujet* et *personne*, cf. J. ANSALDI, « Être sauvé, être guéri », in COLLECTIF, *Salut, souffrance et guérison*, Valleraugue, Sentier de Villeméjane n° 4, 1994, p 16 ss. Cf. aussi, du même auteur, le Sentier n° 1, *Prier aujourd'hui, De l'infantile à l'esprit d'enfance*, p 7 ss. Dans un langage marqué par la psychanalyse, on peut traduire aujourd'hui ces affirmations bibliques dans les termes suivants : la mort marque la destruction de la *personne*, mais le *sujet* subsiste dans l'Autre.

²⁸ *Œuvres IX*, p 177 ss et 229 ss.

pour les morts en Christ, un état où il ne sont pas oubliés : «... il n'est ni perdu ni oublié, car Dieu a pris soin de lui et lui a donné le repos, afin qu'il soit à l'abri du diable et de tous les ennemis, et afin qu'au dernier jour il l'emmène avec lui, ainsi que tous les saints, devant nos yeux et les yeux du monde entier »

Dans un contexte culturel bien différent du nôtre, Luther cherche des mots pour dire à la fois la réalité de la mort, mais aussi le fait que l'essentiel (« l'homme intérieur ») n'est pas oublié mais gardé en Christ.

5. Avec une grande partie de la tradition théologique protestante, on peut donc actualiser le langage biblique en disant que la mort ne laisse rien de ce qui est naturel en l'homme, mais que ce qui est créé par le salut de Dieu est gardé en Christ. Après la mort, mon nom nouveau, mon identité nouvelle sont conservés dans « la mémoire du Christ » jusqu'au jour de la résurrection où Dieu, autour de cet « homme intérieur », recréera mon existence à l'image de son Fils ressuscité .

En voulant ainsi actualiser les métaphores de l'Écriture, nous avons conscience de ne sortir en rien du langage imagé; tout au plus voulons-nous rendre compte du double fait que la mort est bien la mort et qu'elle ne peut être déniée; mais que, inversement, celui qui est décédé en Christ est « une nouvelle créature » gardée pour le jour de la résurrection. Les blessures narcissiques qu'impose la mort ne sont pas effacées (rien ne subsiste de la nature et de la personne de l'homme; la communication est bien détruite). Mais la semence de la vie nouvelle semée dans le fidèle attend l'heure de la résurrection où elle pourra germer en une vie nouvelle.

D'ailleurs cette dernière image de la semence qu'utilise déjà l'apôtre Paul (I Corinthiens 15/35-38) peut être développée à la lumière des découvertes de la botanique contemporaine : on connaît des espèces végétales qui laissent tomber leurs graines. Celles-ci se dessèchent, voire se minéralisent quasiment durant plusieurs années jusqu'au jour où, les conditions climatiques devenant à nouveau favorables, elles reprennent vie, germent et reconstituent une nouvelle plante. Cette image a toutefois besoin d'être précisée pour pouvoir servir de support à la prédication évangélique : c'est dans le Christ que la graine est conservée; sa nouvelle germination ne se fait pas sur la base de ses propres potentialités qui se réveilleraient mais par un acte de l'Esprit-Saint qui justement ressuscite les « morts en Christ ».

Paragraphe 4 Synthèse

La mort frappe tout l'homme et rien de ce qui lui est naturel ne subsiste.

Seul demeure en Christ, dans un état de « sommeil », « l'homme intérieur » créé par la Parole de salut et d'adoption que le Seigneur adresse à l'homme dans la foi. Cet état exclut toute conscience du défunt, mais aussi toute communication entre vivants et morts. Elle exclut aussi toute prière pour les morts puisque leur destin se joue autour de la foi et non de leurs œuvres.

Au jour de la résurrection des morts dans la foi, —et les principaux auteurs du Nouveau Testament ne parlent que d'eux —, le Seigneur recréera, dans la continuité et dans la rupture, un homme nouveau à l'image du Christ ressuscité.

En posant à nouveau l'arbre de vie au centre de la Nouvelle Jérusalem, l'auteur de l'Apocalypse laisse entendre que l'homme ressuscité ne sera pas immortel pour autant, qu'il ne sera jamais « comme des dieux » mais qu'il sera invité, l'éternité durant, à recevoir la vie de l'extérieur de lui-même, de la main de celui qui veut être le Dieu des vivants et non des morts.

Il va de soi qu'un tel langage appelle une spiritualité très différente de celle qu'implique la dogmatique catholique traditionnelle. Nous allons en repérer quelques aspects.

CHAPITRE IV PASTORALE ET SPIRITUALITÉ DE LA MORT ET DU DEUIL

Nous avons regroupé dans ces dernières pages un certain nombre de questions qui peuvent se poser à nous de manière pastorale. On aurait pu bien sûr en soulever beaucoup d'autres.

Paragraphe 1 Se préparer à la mort

Dans le cadre d'une théologie évangélique telle que nous venons d'en tracer quelques grandes lignes, que peut bien signifier se préparer à la mort ou aider un frère à mourir ?

On peut déjà affirmer d'entrée que cela ne consiste surtout pas à centrer notre attention ou la sienne sur les hauts et les bas d'une vie, sur les échecs pour s'en repentir ou sur les réussites pour s'enorgueillir. Paraphrasant une affirmation de Luther, nous avons la certitude qu'aucune bonne œuvre ne peut rien ajouter à notre salut et qu'aucune mauvaise ne peut rien y retrancher. Celui qui croit ne viendra pas en jugement, il est [déjà] passé de la mort à la vie.²⁹ Dès lors, le fameux « examen de conscience » n'a pas de place dans le cheminement évangélique vers la mort. Se préparer à celle-ci, ce n'est pas centrer son attention sur soi mais au contraire tourner ses regards vers le Christ vivant et présent.

Est-ce à dire que le chrétien, parce qu'il sait que rien ne peut le séparer de l'amour du Christ et qu'il n'y a donc aucun jugement devant lui, doit absolument démontrer sa foi par une mort « digne et exemplaire », paisible et confiante ?

— Certes, c'est une possibilité qui est donnée à quelques uns. Dans ce cas, le temps encore offert (quelques jours, quelques heures, quelques minutes) laisse transparaître la sérénité de celui qui se sait accompagné en cette étape ultime. Il vit alors celle-ci dans la réconciliation du passé, du présent et de l'avenir : dans *l'acte de mémoire du passé* où repassent les souvenirs de la fidélité du Seigneur, dans *l'écoute présente* d'une Parole toujours disponible dans les Écritures, dans *l'anticipation de la promesse donnée* quant à la future victoire du Seigneur ressuscité sur la mort. Dans la mesure de la disponibilité de ses forces et de son langage, il donne encore aux siens un ultime témoignage de ce qui fut et demeure encore pour quelques temps sa raison de vivre.

— Mais une autre possibilité existe qui n'en est pas moins chrétienne et qui ne devrait pas conduire à mettre en doute ce qu'il en est de la réalité de la foi et du lien au Christ. Il peut arriver que la perspective de notre mort bouscule nos équilibres, que la douleur obscurcisse notre sérénité, que l'angoisse de la séparation trouble nos relations

²⁹ Il est frappant de constater que l'auteur de II Timothée, à l'heure de rédiger son testament spirituel dans la certitude de la proximité de sa mort, ne met en avant aucune de ses œuvres mais place sa seule confiance dans le fait d'avoir gardé la foi : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi » (4/7).

et que le doute nous envahisse; bref que la paix intérieure nous abandonne. Il importe alors de ne pas nous traiter de « faible dans la foi », de ne pas avoir honte d'un comportement difficile pour notre environnement. En effet, nous préparant à mourir dans le doute, la peur ou l'angoisse, nous sommes encore en communion avec le Christ, celui qui résistait dans le Jardin des Oliviers en disant : « Père, si possible, que cette coupe s'éloigne de moi [...] »; nous sommes encore en communion avec ce Seigneur qui s'écriait sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

La « mort dans la foi » ne peut donc pas être caractérisée par un comportement particulier qui serait uniquement fait de certaines prétendues vertus; pour en dégager la spécificité, nous parlerions plutôt d'un « avec le Christ » : avec le Christ vainqueur de la mort, traverser cette étape dans la paix; avec le Christ agonisant, traverser cette étape dans le doute voire la révolte.

Il appartient d'ailleurs aux proches dans la foi, non d'exhorter à quelque prétendues « vertus chrétiennes » que ce soit mais de signifier la présence du Seigneur dans la paix du mourant comme dans son angoisse extrême. La manière chrétienne de mourir ne relève pas de l'éthique : on peut témoigner de sa foi dans la sérénité ou dans la révolte si, l'une ou l'autre, l'une et l'autre, sont vécues dans la présence affirmée du Christ en qui la foi a mis sa seule confiance.

Paragraphe 2

Le deuil et son accompagnement personnel et liturgique

1. Nous vivons dans une culture qui occulte la mort : elle est cachée aux enfants; on ne meurt plus que rarement chez soi au milieu des siens; la pompe funèbre masque la réalité de la séparation, etc. Du même coup les étapes du deuil se font mal et débouchent souvent sur des troubles pouvant aller jusqu'à la dépression. C'est que la mort des proches réveille en nous bien des choses enfouies : agressivité contre le mort « qui nous a laissé tomber », culpabilité pour tout ce que nous n'avons pas fait pour lui, renvoi vers notre mort possible avec toutes les angoisses qu'implique cette blessure narcissique extrême, etc.

En déniait la mort, l'homme s'enfonce dans le mal être car il dénie du même coup sa finitude. Par la liturgie et l'accompagnement pastoral, *il faut donc aider à poser cette mort comme une réalité totale et indéniable*, avant d'annoncer l'Évangile de la résurrection, faute de quoi cet Évangile reste capturé dans ce refus de la mort et aggrave les symptômes de l'impossible deuil au lieu d'ouvrir vers la vie.

2. La célébration liturgique de l'ensevelissement fait partie de la prise en charge de la mort. Il faut ici la revaloriser : ce n'est pas parce que le catholicisme officiel en a fait le lieu d'un acte efficace pour le salut des morts et l'a longtemps « folklorisée » qu'il faut que nous la transformions en une cérémonie impersonnelle, anonyme et inhumaine uniquement destinée à évangéliser les païens et, dans le meilleur des cas, à « consoler » les endeuillés par un discours tellement général qu'il glisse sur eux sans les rejoindre.

— *Établissons sa légitimité théologique, psychologique et sociale.* Portons tout d'abord nos regards vers le comportement de Joseph vis-à-vis de son père Jacob (Genèse 49/28-50/14) : il observe toutes les coutumes de son temps et il prend le temps de quitter son activité de « premier ministre » en Égypte pour entreprendre un long voyage afin de conduire la dépouille paternelle vers le lieu où déjà ses ancêtres, depuis Abraham jusqu'à Léa, avaient été déposés. Puis, tout ayant été observé selon les règles, tout ayant trouvé sa juste place, il peut alors revenir à son travail et poursuivre ses activités *le cœur en paix*.

Les modalités peuvent différer avec les cultures : importance ou non des lieux, variation des rites, diversités des modes (ensevelissement, crémation, exposition, etc); tout cela n'a qu'une importance relative. L'essentiel est qu'un rite soit proposé qui prenne acte de l'irréversible de la mort et qui verbalise les divers moments de la séparation : on

sait que ce qui ne se dit pas par des mots se met tôt ou tard à crier par le corps et provoque des souffrances psycho-somatiques. La cérémonie porte au langage les étapes de la séparation, marque la sortie du domicile, chemine vers le lieu du dépôt, atteste l'irréversible de l'enfouissement dans la terre (ou toute autre pratique). En assumant cette place de verbalisation des étapes, l'Église prépare l'accompagnement des endeuillés et participe à la prévention de lourdes situations dépressives.

Par ailleurs la célébration liturgique réanime le lien ecclésial, tisse à nouveau les solidarités familiales et sociales que la dispersion dues aux exigences quotidiennes avait affaiblies. On pourrait s'étendre longuement sur cette dimension de la vie liturgique autour de la mort.

— *La cérémonie d'ensevelissement comme lieu de mémoire ecclésiale*. Nous venons de lire le récit de l'ensevelissement de Jacob par Joseph. Il ne s'agit pas seulement de piété filiale mais *d'un acte de mémoire* où, à l'occasion de cette mort, c'est la promesse de Dieu faite à Abraham qui est évoquée en filigrane. En effet cette promesse ne flotte pas entre ciel et terre mais se vit et se transmet à travers les existences concrètes des fidèles qui se suivent de génération et génération. Les corps d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Rébecca, de Léa, de Jacob fonctionnent comme traces des pas du Seigneur dans la vie du peuple élu; c'est en eux et par eux que cette promesse est arrivée jusqu'à Joseph. *En citant les noms, il ne s'agit pas de glorifier des hommes mais de rendre grâce à Dieu pour son action qui s'est incarnée dans les diverses étapes d'une généalogie.*

C'est pourquoi l'ensevelissement est aussi un acte de mémoire qui édifie : sans jamais verser dans quelque panégyrique du mort que ce soit, la liturgie ne peut pas être froide et anonyme mais elle se doit de recueillir la mémoire, de discerner les traces de Dieu dans les pas des hommes qui nous ont précédés, de louer pour la transmission « du bon dépôt » et pour le fait que jamais la prédication de l'Évangile n'a cessé malgré les difficultés de l'histoire. En Israël, on ne prie jamais les morts (ni pour les morts); mais leurs noms sont souvent cités dans les psaumes ou ailleurs pour matérialiser la fidélité de Dieu.

Cet acte de louange par la mémoire n'a pas pour fonction de faire reculer mais au contraire d'ouvrir sur le futur de la vie. Observons l'auteur de l'épître aux Hébreux : pendant tout son chapitre 11, il évoque la mémoire des ancêtres dans la foi, depuis Abel jusqu'aux derniers martyrs d'Israël. Il conclut alors en 12/1 : « Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins [...] courons avec persévérance [...] les yeux fixés sur Jésus, celui qui initie la foi et la mène à son accomplissement [...] ». Loin d'enfermer dans la nostalgie du passé, la mémoire des défunts qui se transforme en action de grâce, mais jamais en culte des morts, permet de repartir vers l'avant, fortifiés que nous sommes d'avoir contemplé la fidélité de Dieu qui, d'âges en âges, poursuit son œuvre de salut.

Certes la prudence s'impose devant les dérives qui visent sans cesse à dénier la mort; mais le silence glacial et anonyme favorise plus qu'il n'évite ce danger. La spiritualité évangélique, confrontée à la mort, ne reste pas étrangère à un acte de mémoire qui discerne les traces de Dieu dans les pas du défunt : ce que Dieu a donné à ses proches par la médiation du disparu; ce qu'il a transmis à l'Église par le ministère de ce même défunt, etc..

— *La cérémonie d'ensevelissement comme lieu d'espérance*. Nous venons de lire un passage de l'épître aux Hébreux où l'auteur, faisant mémoire des fidèles disparus, entend tourner le regard de ses lecteurs vers le Christ « qui mène la foi vers son accomplissement ». Or l'accomplissement de la foi c'est la résurrection et la définitive communion avec le Christ.

Il importe certes, nous l'avons vu, que le deuil soit fait; c'est essentiel pour un bon équilibre psychologique. Aucune illusion de survie n'est possible et la liturgie veille à bien marquer que la mort est inéluctable, qu'on ne communique pas avec les défunts,

qu'ils ne prient pas pour nous et qu'on ne prie pas pour eux, que la résurrection n'est pas immédiate et que, en attendant, rien de naturel à l'homme ne perdure.³⁰

Le défunt est maintenant déposé en son lieu, dans la certitude que le Seigneur, au jour de la résurrection, récréera sa personne autour de ce qu'il est déjà dans la foi et qui est conservé dans la mémoire du Christ pour tout le temps de l'attente. *C'est pourquoi l'annonce de la résurrection fait partie du service funèbre*. Elle ne participe en aucun cas de la dénégation de la mort si cette promesse ne cohabite pas avec des paroles malheureuses qui parlent de survie, d'immortalité, bref, avec des mots maladroits qui occultent la réalité irrémédiable de la mort. C'est en effet au-delà du temps de l'histoire qui reste à courir et donc au-delà de l'incontournable temps du silence et de la totale rupture de communication que le Seigneur « essuiera toute larme de leur yeux, que la mort ne sera plus, qu'il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien aura disparu » (Apocalypse 20/4).

Paragraphe 3 **Les défunts dans notre vie de foi**

Il est certain, nous y avons beaucoup insisté au début de cette brochure, que la tentation humaine est de dénier la mort en tant qu'elle est la plus cuisante des blessures narcissiques infligées à notre désir d'être « comme des dieux ». Les lendemains d'ensevelissement, proches ou lointains, n'échappent pas à cette tentation : prière pour les morts, sentiments de leur présence, fréquentation douloureuse des cimetières, écoute complaisante des spirites et autres exploiters de la faiblesse humaine.

Nos Églises de la Réforme ne peuvent en rien pactiser avec de telles tendances. Mais elles se tromperaient grandement en croyant défendre leurs fidèles de ces risques par un total mutisme, voire par des dénonciations bruyantes ou un mépris affiché que n'accompagneraient aucune proposition ni aucun cheminement avec les endeuillés. Elles obtiendraient le pire : ce qui ne peut se dire se refoule et vient se redire inconsciemment dans des symptômes douloureux; ou alors, de telles pratiques se feraient quand même en cachette, dans un sentiment supplémentaire de culpabilité vis-à-vis de la communion ecclésiale.

C'est que de tels actes dénégateurs ne sont que des déviations idolâtres d'une attitude légitime, voire constructive :

1. On connaît aujourd'hui l'importance thérapeutique que prend l'établissement d'une généalogie et le fait de se réconcilier avec elle. Comme pour Jésus, la succession de nos ancêtres comprend des hommes remarquables et des gredins, des femmes honorables et d'autres qui le sont moins (Cf. Matthieu 1/1-17). Pourtant, à travers tous et toutes, connus ou inconnus, la vie s'est transmise jusqu'à nous; le voulant ou non, nos aïeux ont été les vecteurs par lesquels l'Évangile du salut nous est parvenu.

Il n'est donc pas étonnant que, de temps en temps, la mémoire des défunts devienne consciente en nous, réaffermisse nos repères identitaires et nous soit alors occasion d'une prière d'action de grâces adressée à Dieu seul. En parler en Église, l'évoquer dans la prédication évite justement les faux raidissements dogmatiques ou les dérapages païens. Cela permet de recentrer la démarche vers cette louange que le psalmiste n'a jamais hésité à formuler quand lui venait en mémoire les délivrances de Dieu accordées à ses ancêtres, délivrances qui deviennent alors prototypes de celles que le Seigneur tient en réserve pour lui aujourd'hui.

Pour la plupart d'entre nous, cette mémoire n'éprouve la nécessité d'aucun support pour se déclencher et se transformer en louange. Mais d'autres ont besoin d'un entourage de souvenirs matériels, de photographies, voire d'un déplacement sur la tombe. Nous

³⁰ Le fait qu'on ne prie pas les défunts et qu'on n'intercède pas pour eux n'exclut pas mais peut-être implique la prière de dépôt lors de l'ensevelissement, prière ultime à cet instant charnière de la séparation : « Seigneur, c'est avec confiance que nous te remettons une dernière fois X, dans la certitude que tu l'as aimé en cette vie et dans l'espérance que tu le garderas dans la mémoire de ton Fils pour le jour de la résurrection ».

avouons ne pas comprendre pourquoi il faudrait soupçonner ici, systématiquement et a priori, un dérapage païen, surtout si l'essentiel de la foi est souvent précisée dans la prédication et dans l'accompagnement individuel des fidèles. Être évangélique devrait-il nous conduire à être cérébral, à perdre notre humanité et à ne jamais signifier nos pensées et nos réflexions à partir de supports symboliques plus ou moins matériels ? Le paganisme ne vient pas tellement des médiations que de ce que l'on en fait : à la prédication d'être assez humaine pour le comprendre mais aussi assez vigilante pour en marquer les limites.

2. N'est-il pas plus sage, plutôt que de demeurer dans le mutisme, que la pratique liturgique prenne en charge de tels moments de mémoire pour les recadrer et les orienter d'abord vers la louange puis vers l'espérance. Il n'est pas impossible que, le jour de Pâques par exemple ou le dimanche qui suit pour ne pas surcharger la fête, la liste des défunts de l'année soit lue en chaire et accompagnée d'une prière qui pourrait s'inspirer de celle-ci : « Seigneur devant qui les générations se lèvent et passent, nous te bénissons pour tes serviteurs et tes servantes qui nous ont précédés et par qui tu nous as transmis ton Évangile. Tu nous as dit qu'en ce temps où ils ne sont plus, « l'homme nouveau » que tu as créé en eux repose dans la mémoire de ton Fils; cette promesse nous remplit d'espérance. Hâte le jour Seigneur où l'évangélisation du monde ayant atteint ses limites, tu créeras toutes choses nouvelles et tu ressusciteras ceux qui ont eu foi en toi pour qu'ils vivent éternellement en ta communion ».

Nous pensons qu'une telle pratique liturgique combat bien mieux la superstition, la dépression et les pratiques idolâtres que le mutisme un tantinet ironique, voire méchant.

3. Nous l'avons dit, la prière pour les morts n'a aucune signification possible, d'une part parce que le salut est donné par la foi seule et qu'il n'y a rien à combler à la grâce offerte, d'autre part parce que le défunt « dort » et ne peut être considéré comme vivant et conscient.

Toutefois, parce que l'être nouveau créé dans la foi est caché comme une graine en attente de germination dans la mémoire du Christ, il importe de dire et redire, à qui a du mal à vivre son deuil, que *le seul moyen de s'approcher de ses défunts consiste à se tenir dans la proximité du Seigneur en qui les « morts en Christ » sont gardés pour le jour de la résurrection*. L'Évangile nous appelle donc à convertir notre religiosité naturelle en une spiritualité qui se dirige vers le Christ. C'est en nous tenant proches de lui que nous sommes proches des disparus, même si la communication avec eux est interrompue pour ce temps de l'histoire.

CONCLUSION

Pour la Bible, la mort est avant tout « mort dans la vie », mort à la communion avec Dieu à cause du péché lequel, rappelons-le, ne réside pas dans les fautes morales mais dans notre incrédulité envers le Christ et son l'Évangile de salut. La foi comme rencontre du Christ efface cet échec, nous fait passer, dès maintenant, de la mort à la vie, du péché à la « vie éternelle ». Le Christ crée en nous un « homme intérieur » que la mort biologique ne peut atteindre. Cette conversion, cette « nouvelle naissance » renvoie derrière nous le jugement de Dieu : étant désormais sauvés par la foi et non par les œuvres, il n'y a plus matière à quelque sentence positive ou négative que ce soit à partir de nos œuvres.

La mort biologique n'est pas une punition du péché mais la suite normale du fait que nous soyons des créatures marquées par la finitude et non des dieux. Elle ne peut être occultée sans dommages par de fausses illusions. Elle marque la fin totale de notre « vie naturelle », tandis que « l'homme intérieur » créé par le Christ dans la foi (, « homme intérieur » que Jean appelle « vie éternelle ») est gardé dans la mémoire du Christ dans l'attente de son retour.

Lors de la résurrection, nous sommes recréés à partir de cet « homme intérieur » pour une éternelle communion avec le Père.

Disant cela, nous avons conscience de parler avec des mots humains sur des sujets qui échappent au langage de ce monde. Il s'agit tout au plus de trouver des images et des métaphores qui soient cohérentes avec l'Évangile prêché parmi nous et qu'attestent les Écritures. Il est bien possible que d'autres langages que celui que nous avons utilisé soient aussi compatibles avec l'essentiel de l'Évangile; c'est en soumettant le nôtre au débat fraternel que nous espérons marcher vers plus de fidélité dans notre témoignage.

*

L'indépassable de la mort comme temps de silence et de destruction ne peut en rien interdire la mise en œuvre d'une mémoire des défunts et l'expression d'une espérance en la résurrection. Certes nous n'avons à adhérer à aucune théorie ni à participer à aucune pratique qui dénie la mort et la non-communication avec les défunts. Mais dans la mémoire des disparus, nous pouvons trouver occasion de discerner les pas de Dieu sur notre terre et sa fidélité dans la transmission de l'Évangile jusqu'à nous.

Cette mémoire et cette espérance, débarrassées de toute superstition (pratiques méritoires, prière des morts ou pour les morts) doivent et peuvent trouver une place dans notre culte individuel mais aussi dans nos liturgies communautaires.

Nous rappelons ici les *Sentiers de Villeméjane* que nous tenons à votre disposition à l'adresse suivante :

*Sœurs protestantes, Villeméjane, F 30570 Valleraugue.
Tél. 67 82 22 46*

Sentier n° 1 : Jean ANSALDI (en collaboration), *Prier aujourd'hui, De l'infantile à l'esprit d'enfance*, 1991.

Sentier n° 2 : Jean-Luc BLANC, (en collaboration), *La liberté aujourd'hui, De la liberté aux libérations*, 1992.

Sentier n° 3 : Jean ANSALDI (en collaboration), *Se tenir devant Dieu dans la lecture des Écritures*, 1993.

Sentier n° 4 : Jean ANSALDI, Élian CUVILLIER, Sœurs protestantes, Jean VALETTE, *Salut, souffrance et guérison*, 1994.

Sentier n° 5 : Gerhard TERSTEEGEN, *Chemin de vérité*, (traduction Sœur Corinna en collaboration), 1995.

Sentier N° 6 : Jean ANSALDI (en collaboration), *La mort dans la vie et la vie après la mort*, 1996.

En préparation : suite de la traduction de G. TERSTEEGEN, *Chemin de vérité*, (traduction : Sœur Corinna en collaboration avec Christophe Singer).

Au pied du Mont-Aigoual, la communauté des Sœurs protestantes de Valleraugue assure toute l'année l'accueil de ceux qui souhaitent vivre un moment de ressourcement, de silence et de vie liturgique. Elle organise par ailleurs des sessions intensives de théologie et de spiritualité. On peut la contacter pour plus de détails et recevoir, sur demande, une notice sur l'accueil mais aussi la Règle de la Communauté. (adresse et téléphone ci-dessus).